

LETTRE AUX MARSEILLAIS,

Par un de leurs Députés à la Fédération Nationale.

MESSIEURS ET CHERS CONCITOYENS,

CEtte brillante jeunesse qui vient se réunir dans le Palais-Royal, comme centre du vaste empire des Français, ces Députés que la Patrie a choisis pour porter ses vœux à la Fédération mémorable qui se prépare, ont été accueillis dans la Capitale par des freres, tous animés des mêmes sentimens, tous zélés

partisans de la Constitution : les bons Parisiens se disputent le plaisir de les incorporer dans le sein de leurs familles.

C'est dans le cœur de ce Peuple généreux, embrâsé du feu du patriotisme & du plus ardent amour de la liberté, que les habitans des Provinces les plus éloignées, ont trouvé l'amitié la plus tendre & l'asyle le plus sacré.

Cependant quelques malheureux égoïstes, qu'un choix peu réfléchi avoit placé parmi les Députés des diverses Gardes Nationales, ont eu la lâcheté de retourner dans leurs Provinces, avant d'avoir prêté le Serment fédératif pour lequel ils étoient mandés. Nous en avons rencontré dans la route, qui, par des récits infidèles avoient sans doute le dessein d'altérer le zele qui nous conduisoit à notre mission ; nous les avons jugés, & leur terreur panique n'a pu détourner nos pas, ni ternir un seul instant la pureté de nos intentions.

Gardez-vous de croire, mes chers Concitoyens, les propos allarmans des anciens esclaves du despotisme & des ennemis du repos public. Ils osent semer que l'on trame encore contre notre liberté ; ils disent que l'instant de la fédération la plus solemnelle, est réservé à briser la Constitution. Ils disent que 18000 travailleurs, employés à préparer la pompe de ce grand jour, sont les ennemis que l'aristocratie se flatte d'opposer à l'ordre qui doit régner dans cette fête. Ils vous disent qu'un Prince suspect à la Nation, est caché presque sous les murs de Paris, & qu'il n'attend, pour se montrer à la tête d'une faction, que l'instant où la discorde aura



femé fes ferpens au milieu des Confédérés. Ils difent enfin, ce qu'on nous a dit fi fouvent à Marfeille, que tous les riches Habitans de Paris fuyent dans la Province; que l'argent ne circule plus, que les affignats font en difcrédit, qu'il manquera des vivres, & que le défordre & la confufion caractériferont ce jour que les Français deftinent au pacte le plus impofant pour toutes les Nations de l'Univers.

Voilà, mes chers Concitoyens, les récits fabuleux & les faits impoffibles qu'on répand dans les Provinces pour furprendre la crédulité des peuples. Mais vous, qui fûtes fi long-tems victimes de votre bonne foi; rappellez-vous ce tems où votre courage cédant à des impreffions fauffes & dangereufes, vit échapper de vos mains ces épées qui avoient conquis votre liberté; votre premiere fédération fut anéantie par votre crédulité; c'eft elle cependant qui fut la baze & l'exemple des forces de la Conftitution; c'eft vous, qui, les premiers, osâtes fecouer le joug du pouvoir arbitraire; mais vous avez repris vos fers, parce que votre ame fut acceffible au fouffle de la difcorde.

Vous avez reconquis votre liberté; vous avez démoli vos baftilles, & vous vous êtes convaincus que votre union étoit déformais la baze de vos forces & de votre bonheur : ne croyez donc plus ces impofteurs anonymes, qui, courant les lieux publics, affectent de conter à l'oreille des nouvelles allarmantes, toujours dénuées de fondement & de vraifemblance, mais auxquelles on ajoute foi trop légérement, & qu'on répéte avec la même inconféquence : écoutez la voix confolante de la vérité,

Paris 9 Juillet 1790.

Les braves Pariſiens, ſentant toute la dignité de la réunion générale fédérative des Gardes-Nationales du Royaume, ont voulu donner à cet acte mémorable la pompe & la magnificence dont il eſt ſuſceptible. Le Champ de Mars leur a paru le lieu le plus convenable pour raſſembler tout à la fois les Députés de toute la France, & ſix cent mille Spectateurs de cette auguſte cérémonie. L'immenſité des travaux a exigé un grand nombre de travailleurs. Il falloit préparer un amphitéâtre qui contînt tous ces Spectateurs, une place d'armes où les fédérés puſſent être placés; un trône qui réunît le Prince & le Souverain; un arc de triomphe qui ſervît d'entrée à ce vaſte coliſée, & enfin, l'Autel de la Patrie, d'une forme proportionnée à tout ce qui doit l'environner, & d'une magnificence digne de la majeſté de l'Aſſemblée. Voilà les préparatifs qu'on avoit projetté. Les ouvriers étoient en grand nombre, mais le mercenaire travaille lentement, ils exigeoient des augmentations conſidérables dans leur ſalaire; des gens mal intentionnés, ou ſoudoyés par les ennemis de la Conſtitution, s'étoient gliſſés parmi eux; ils ſuggéroient l'eſprit de révolte; leurs ſourdes menées, l'argent qu'ils répandoient, ralentiſſoient le travail en détournant les travailleurs; mais de telles manœuvres ſont bientôt découvertes. Les Pariſiens inſtruits & craignant le retard qu'elles pouvoient apporter à la Cérémonie de la Fédération, ont fait aſſembler tous les Diſtricts; ſix cent mille bras viennent s'offrir pour terminer l'ouvrage.

Quel ſpectacle pour l'Univers ! Cent mille femmes de tout état, tantôt ſeules, tantôt mêlées parmi les bras plus forts de leurs maris, de leurs freres & de leurs peres, marchent par pelotons, dans le meilleur ordre ; des tambours, une muſique militaire dirigent leur marche ; toutes ſont armées de pêles (1) & de pioches, elles volent au Champ de Mars ; & là d'une ardeur incroyable, les plus vigoureuſes ouvrent le ſein de la terre ; d'autres chargent des brouettes, que les hommes font rouler à des lieux indiqués ; d'autres traînent les tombereaux que des travailleurs ont chargés (2). On voit de tout côté tranſporter des énormes piéces de bois, deſtinées aux échaffaudages : tout eſt dans une activité preſque ſurnaturelle. La petite maîtreſſe oublie ſes vapeurs, & ſes bras délicats acquierent des forces qui lui étoient inconnues. L'Eccléſiaſtique, l'Avocat, le Marchand, le Soldat, l'Artiſte & le Manœuvre, tout céde à l'exemple de ces Héroïnes, & dans quatre jours on voit s'élever un immenſe & ſuperbe amphithéâtre, capable de contenir la quarante-huitieme partie de la Nation. Les Mercenaires mécontens ou ſéduits ont diſparu. C'eſt Paris tout entier qui opére ; & dès que la nuit paroît, les Vieillards & les Enfans armés de torches, ſuppléent par le ſeul travail de leurs débiles mains, aux rayons bienfaiſans du Soleil.

---

(1) Les Ariſtocrates diſoient tout haut ÇA N'IRA PAS. Une Dame de Marſeille, jeune & jolie, nommée Mad. Pellen, a travaillé avec une pêle, ſur laquelle étoient gravés ces mots : ÇA IRA LA PÊLE AU C..... DES A.....

(2) On les ramenoit en triomphe dans les mêmes tomberaux.

C'eſt ainſi, mes chers Concitoyens, que les braves Pariſiens terraſſent les noirs projets de l'ariſtocratie. Le Roi des Français vient de connoître dans ces travaux, toute la force, toute l'activité, toute la grandeur de ſon peuple. Il paſſe les journées entieres à repaître ſes yeux de ce ſpectacle impoſant; il encourage par ſa préſence cette activité merveilleuſe, & vingt fois ſes mains ont été tentées de s'armer d'une pioche.

Soyez tranquilles ſur le ſort de vos Députés; animés par le patriotiſme qui les environne, ils ont travaillé pour leur part à ces immenſes préparatifs de la Fédération Nationale. Les Deſtructeurs des Baſtilles Marſeillaiſes ſont chéris par ceux de la Baſtille Pariſienne. Mirabeau les reçoit dans ſon ſein, les préſente aux Pariſiens comme les plus zélés défenſeurs de la Conſtitution, aux extrémités de l'Empire. Eh! qu'importe, que quelques riches égoïſtes fuyent la Capitale, pour avoir une raiſon ſpécieuſe de nous refuſer un aſyle dans leur prophane demeure, tandis que le plus grand nombre des Citoyens ſe fait une jouiſſance de l'hoſpitalité qu'il nous donne; tandis que le bon Pariſien partage avec nous le pain, dont il s'eſt pourvu avec abondance. La circulation des eſpèces n'eſt point arrêtée; toutes les grandes reſſources de Paris ſubſiſtent; l'Aſſemblée Nationale a les yeux continuellement ouverts ſur cette immenſe population. Ce Prince dont on veut interprêter les démarches en faveur de nos ennemis, eſt encore chez l'étranger, d'où il cherche à ſe juſtifier aux yeux de la Nation; il demande, par des écrits publics, ſon retour dans ſa Patrie & ſa réunion à tous les Français. Rien

ne peut plus ébranler l'édifice de la Conſtitution ; rien ne peut altérer le bonheur des Français.

Nous allons bientôt cimenter, par le ſerment le plus ſolemnel, notre union intime à tous nos Freres d'armes du Royaume ; un même eſprit nous unit déjà à la Conſtitution ; quel ſeroit donc l'homme aſſez malheureux pour penſer que la Fédération peut éprouver des entraves ? Quarante mille Français armés viennent, au nom de huit millions de Soldats, jurer le maintien de la Liberté & des Loix, & l'on oſeroit publier que l'inſtant de ce ſerment, peut être celui de la diſcorde ! Cette contradiction eſt trop puérile, pour allarmer un moment les eſprits. Gardez-vous donc, ô mes chers Freres d'armes, de croire à l'impoſture des méchans. Je vous préſente la vérité ; n'écoutez qu'elle. Réuniſſez-vous dans le même eſprit pour le bonheur commun ; & croyez que vos Repréſentans emploieront tout leur zèle, tout leur patriotiſme, pour s'acquitter dignement de l'honorable miſſion que vous leur avez confié.

Par un Soldat de la Députation.

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de P. A. FAVET, Imprimeur du Roi & de la ville, rue du Pavillon.